Le Monde
JEUDI 27 AOÛT 2020

Arleudo Morais Farias, dit « Bito », 43 ans, saigneur d'hévéas, le 28 juillet. A droite, la réserve Chico Mendes, le 29 juillet.
AVENER PRADO POUR « LE MONDE »

En **Amazonie**, le rêve brisé d'une forêt durable

Un an après les incendies qui avaient suscité une indignation mondiale, la forêt amazonienne est encore la proie des flammes. Symbole de la destruction de cet écosystème majeur, la réserve Chico Mendes, qui devait être un exemple d'exploitation respectueuse de l'environnement, est désormais saccagée

RÉSERVE CHICO MENDES (BRÉSIL) - *envoyé spécial*

Aujourd'hui, comme presque tous les jours de sa vie, « Bito » est allé « saigner » sa forêt. Levé dès 3 heures du matin, il a lavé à l'eau froide son visage boucané. Avalé une crêpe de tapioca et quelques bananes grillées. Pris son sac, son seau, son couteau. Enfilé ses bottes. Ajusté soigneusement sa lampe frontale. Et s'est enfoncé entre les arbres. Seul, si seul, dans la grande nuit amazonienne.

Sous la canopée tropicale, Arleudo Morais Farias, de son nom complet, est une ombre parmi les ombres. Rapide et discret, à la manière du jaguar. D'ailleurs, cette jungle lui appartient tout autant qu'au félin. Il la connaît par cœur et la marque de sa trace : une griffure brune tachée de blanc, ondulant avec grâce jusqu'au sol humide le long du tronc de l'hévéa. La signature du *seringueiro,* l'ouvrier collecteur de latex d'Amazonie.

La *seringueira* est le nom portugais de l'hévéa. Bito, 43 ans, en taille depuis qu'il est enfant. *« J'ai tout appris avec mon père »,* glisse, entre deux saignées, ce résident de la réserve Chico Mendes, dans l'Etat brésilien de l'Acre. Chaque jour, ce sont une centaine d'arbres qu'il doit visiter, 15 kilomètres à parcourir sur des terrains accidentés, souvent dans l'obscurité, avec 20 à 40 kilos de latex sur les épaules. Les rencontres avec les singes, les tapirs et les panthères sont fréquentes. *« Et avec les serpents, c'est tous les jours ! »,* rigole Bito.

Le latex, cette sève grasse et blanche qu'on appelle ici « lait », s'écoule goutte à goutte dans de petits gobelets que l'ouvrier récolte. Ça paraît si simple. Mais l'hévéa, malgré ses 30 mètres de haut, est un géant fragile. Il faut l'écorcher avec soin : quelques millimètres à peine. *« Davantage, on peut le blesser, et il peut même en mourir »,* explique Bito. C'est un geste délicat que celui du seringueiro. Un geste d'amour, dit-il. *« Ces arbres font partie de ma famille, ils sont comme mes enfants »,* sourit l'homme de la forêt, du « lait » plein la barbe et les mains.

« J'aime ça, j'aime cette vie solitaire, au milieu de la nature », poursuit-il à son retour, vers 15 heures, dans sa bicoque de bois sur pilotis du village d'Icuria. Pourtant, malgré les apparences, Bito est inquiet. Depuis quelques années déjà, les affaires vont mal. Son maigre revenu a chuté de près de moitié. Surtout, Bito a les traits marqués. Il fait plus que son âge. *« Je suis fatigué, j'ai déjà le corps tout dur. »* Son fils a 18 ans. Il sera médecin. *« Je ne veux pas de cette vie pour lui »,* confesse Bito d'une voix blanche.

Bito le sait : il est l'un des derniers seringueiros d'Amazonie, cette race des « saigneurs » qui a tant marqué l'histoire de l'immense forêt. Officiellement, ils ne seraient plus aujourd'hui que 20 000 à 25 000, contre plus d'un demi-million au début du XX^e^ siècle, à l'époque de la grande fièvre du caoutchouc. Aucun ou presque ne parvient à vivre de son métier. La plupart se reconvertissent, se font éleveurs, rejoignent la ville… entraînant dans leur chute la disparition des fragiles réserves qu'ils avaient pour charge de protéger.

La réserve Chico Mendes avait, pourtant, tout pour réussir. Vaste de près de 1 million d'hectares de forêts denses et primaires, elle était, il y a quelques années encore, l'une des mieux préservées d'Amazonie, dans cet extrême Ouest brésilien à la frontière avec le Pérou et la Bolivie, défendue bec et ongles par des générations de seringueiros endurcis.

Mais ça, c'était dans le monde d'avant. Dans le Brésil de Jair Bolsonaro, Chico Mendes est désormais considérée par les défenseurs de l'environnement comme l'une des aires protégées les plus saccagées d'Amazonie. Incendies, déforestation, vol de bois, mises en pâture frénétiques… 7 500 hectares y ont été rasés pour la seule année 2019, soit une hausse de 203 % par rapport à l'année précédente. Du jamais-vu, de mémoire de seringueiro.

« TOUT CE QUI NOUS RESTE POUR ÉVITER LA DÉFORESTATION, C'EST LA PRESSION INTERNATIONALE »
SEBASTIAO MARINHO
ancien proche de Chico Mendes

Chico Mendes n'est pourtant pas une réserve comme les autres : fondée en 1990, c'est une réserve extractiviste, une « resex », comme on dit au Brésil, pionnière et première en son genre. Les hommes peuvent habiter et exploiter la forêt, à condition de le faire de manière respectueuse de l'environnement, sans déforester, à l'image des « saigneurs » d'hévéas.

LE COMBAT D'UNE VIE

Elle porte le nom et les idéaux d'un homme pas comme les autres : Chico Mendes, moustache, sourire radieux et cheveux en bataille, meneur mythique des seringueiros d'Amazonie, plus grand militant écologiste de l'histoire du Brésil. Cette réserve fut le combat de toute sa vie. Celui d'une forêt dynamique et préservée, d'une relation enfin harmonieuse entre l'homme et la nature, d'un futur possible pour l'Amazonie, voire pour la planète.

« Je lutte pour l'humanité », disait Chico Mendes, qui voyait grand et l'a payé de sa vie, fauché net d'un coup de fusil à plomb, le 22 décembre 1988. A 44 ans, le prince des « saigneurs », né dans la municipalité de Xapuri, gênait les puissants. Dans les années 1970, en pleine dictature, il était sur tous les fronts, organisant les seringueiros en syndicats, prônant l'union des *« peuples de la forêt »,* menant la lutte contre les fermiers latifundiaires qui traitaient les ouvriers en quasi-esclaves et menaçaient de raser les vastes jungles de l'Acre.

Son arme pacifique se nomme *empate* (« match nul », en portugais) : pour protéger la jungle, des familles de seringueiros s'assoient par dizaines, voire par centaines, devant les arbres et face aux tronçonneuses, opposant leurs corps fragiles aux machines des *fazendeiros*. C'est un succès : les jungles de l'Acre sont épargnées et le meneur acquiert une reconnaissance internationale. Une revanche pour un homme né dans la misère, qui n'a appris à lire et à écrire qu'à l'âge de 19 ans.

Son assassinat par des fermiers locaux agit comme un électrochoc. Dans la foulée, la « resex » est créée en 1990. Vite, elle devient un modèle et fait des émules : le Brésil compte aujourd'hui, sous des statuts divers, 90 réserves de type extractiviste, accueillant seringueiros, mais aussi *castanheiros* (« collecteurs de noix ») et *ribeirinhos* (« pêcheurs en rivière »), protégeant 23 millions d'hectares de nature sauvage, soit l'équivalent de la superficie du Royaume-Uni.

DE L'OR VERT À DISNEYLAND

Dans la réserve Chico Mendes, où vivent environ 15 000 Amazoniens, les règles sont précises : chaque famille a le droit à une *colocaçao* (un « terrain ») de 200 hectares. L'élevage est limité à une trentaine de têtes de bétail et la déforestation strictement encadrée : 30 hectares maximum par foyer, le tout soumis à l'approbation préalable de l'Institut Chico Mendes (ICMBio), chargé, depuis 2007, de la conservation de la biodiversité au Brésil, ainsi que de la surveillance des réserves extractivistes.

La « resex » prend réellement son envol dans les années 2000, lorsque le Parti des travailleurs (PT, gauche) prend le pouvoir au Brésil, avec Luiz Inacio Lula da Silva, ainsi que dans l'Acre. Le modèle extractiviste est porté au plus haut par les nouvelles autorités. Le caoutchouc bénéficie de subventions publiques massives, qui représentent alors près de la moitié du revenu des seringueiros. Pour donner un débouché au latex, une usine de préservatifs, baptisée Natex et vantée comme *« la plus grande d'Amérique latine »*, est inaugurée en grande pompe à Xapuri.

Le projet va au-delà du caoutchouc : la forêt est désormais un or vert qu'il convient de valoriser afin d'attirer les financements internationaux. Des scieries écologiques sont ouvertes, approvisionnées en bois durable. La collecte de la noix d'Amazonie et du palmier acai est encouragée. Pour développer le tourisme, l'Etat finance la construction d'un grand hôtel, sur les lieux des anciens *empates*, à proximité du tout nouveau « trek Chico Mendes » : 90 kilomètres de piste serpentant à travers la réserve, à la rencontre des seringueiros.

En quelques années, la ville de Xapuri grossit et devient une sorte de Disneyland de Chico Mendes. Le portrait du défenseur de la forêt s'y affiche sur tous les bâtiments. La chaumière de bois peinte en bleu et rose, où il fut assassiné, est transformée en musée. L'argent coule à flots, et la déforestation diminue fortement. Mais tout cela ne durera pas.

Juillet 2020. C'est la saison sèche en Amazonie. Celle des incendies. Sur la route de la réserve Chico Mendes, les pâturages s'étirent jusqu'à l'horizon, parcourus par des troupeaux de vaches blanches et leurs cow-boys. La déforestation ne s'arrête pas aux frontières de la réserve : jusqu'en son cœur, entre les